

A la prise d'Alep par les Mongols (25 janvier 1260), c'est le couvent des moines musulmans soufi — des « habillés de laine » — et la synagogue des juifs qui reçoivent sauvegarde officielle du commandant mongol, et servent d'asile à la population pendant le sac de la place. Nos Francs de Syrie ne comprirent rien à cette campagne mongole dirigée contre leurs pires ennemis, les Mamlouks d'outre-mer en Egypte; la pieuse impératrice, la chrétienne Dokouz Khatoun, et le bon roi d'Arménie Héthoum qui plus tard se fit moine, et le dévot maréchal Kitbouka, commandant les troupes impériales, et tant d'autres chrétiens dans le conseil et dans les armées mongoles, n'arrivaient pas à les convaincre; il leur aurait fallu des gages confessionnels plus déclarés, plus formels; Houlagou ne pouvait les leur donner; les deux tiers de ses sujets étaient musulmans. D'autre part, les Francs avaient peur pour leurs derniers châteaux, et peut-être avaient-ils raison; ils firent la sottise de razzier un convoi de Kitbouka, qui passait à leur portée. Si chrétien que fût Kitbouka, il était élève de Souboutaï, et ne plaisantait pas en matière militaire; les croisés de Sidon furent corrigés à la mongole; le reste prit peur, envoya des messages effarés en Europe, et cette armée mongole où combattaient tant de chrétiens, commandée par un chrétien, resta seule en face de la levée en masse de l'Islam. Le sultan des Mamlouks d'outre-mer, Koutouz, était un Kiptchak; son lieutenant, Bibars, était un Kiptchak; ses meilleures bandes étaient les épigones de Djelal Ed-Dine et de ses Kharezmiens; l'Asie musulmane tenait sa revanche contre les Mongols; elle la prit (bataille des sources de Goliat « Aïn Djalout », 3 septembre 1260).

Rachid Ed-Dine raconte avec émotion la mort du général mongol, du chrétien Kitbouka; son récit, composé pour plaire à un souverain musulman, prouve que, de son temps, le nationalisme passait encore avant la religion :

« Kit Bouka Noïane, entraîné par son zèle et son courage, courait à droite et à gauche, portant des coups terribles. On voulut en vain l'engager à la retraite, il repoussa ce conseil en disant : Il faut absolument mourir ici; car il vaut mieux périr avec honneur et avec gloire, que de fuir lâchement et honteusement ¹. Quelqu'un des chefs ou des soldats qui composent cette armée se présentera devant le monarque, lui rapportera mes paroles, et lui dira : Kit Bouka s'est refusé à une retraite honteuse, et a sacrifié sa vie à son devoir. — Il ne faut pas que la perte d'une armée mongole cause trop d'affliction au Roi. Qu'il se figure que, durant une année, les femmes de ses soldats n'ont point été enceintes, que les chevaux de ses haras n'ont pas produit. » A Koutouz, qui l'insulte, le vieux compagnon de Souboutaï répond par des bravades. « Koutouz lui dit : Perfide, après avoir répandu tant de sang innocent, après avoir, par des promesses mensongères, ôté la vie à tant de guerriers, à tant d'hommes d'un rang distingué, après avoir, par des paroles fausses, renversé tant de maisons antiques, te voilà, enfin, tombé dans le piège. — Lorsque cet homme, dont les mains étaient garrottées, entendit ce discours... il répondit : Orgueilleux, ne sois pas si fier de ta victoire d'un jour... tout le pays sera foulé aux pieds des chevaux mongols; nos soldats emporteront dans les sacs de leurs chevaux le sable de l'Égypte. Houlagou Khan a parmi ses serviteurs trois cent mille cavaliers comparables à Kit Bouka; représente-toi qu'il y en a un de moins... je ne suis pas, comme vous autres, fourbe, perfide, meurtrier de mon maître ². » L'allusion de Rachid Ed-

1. Le Grand-Mogol Bâber, haranguant ses gens d'armes : « *Yamane att bilé tirilkandine, yakhechi att bilé eulkène, yakhchirak*. Plutôt qu'avec mauvais renom d'être en vie, avec bon renom d'être mort, mieux vaut. » (Bâber, p. 408, texte; t. II, p. 284, trad.)

2. Rachid Ed-Dine, p. 351-353.

Dine est évidente; c'est au retour d'Aïn Djalout que le vieux Koutouz fut assassiné par Bibars.

L'Égypte était sauvée, et l'Islam vengé. L'alliance des Mongols du Kiptchak convertis sous Béréké avec les Mamlouks de Bibars déchaîna contre Houlagou une véritable croisade musulmane. Un moment, l'Islam crut avoir partie gagnée; ce fut en 1262, quand le fils d'Argana, le musulman Mobarek Chah, hérita du trône de Transoxiane, sous la direction de Masoud, fils du grand Mahmoud Yelvadj; l'Islam fit ce rêve qu'un Yelvadj sacrifierait la doctrine politique mongole à la foi religieuse. Masoud resta inflexible, comme l'avait été son père, ferme musulman, mais Mongol avant tout; s'il n'aida pas à supprimer le sultan Mobarek Chah, il laissa faire : « Mobarek Chah était un monarque bon musulman, doux et d'un caractère peu tyrannique. Il empêchait constamment les Mongols de commettre des injustices et des actes d'oppression. En conséquence, quelques-uns d'entre eux cherchèrent un prétexte pour faire périr ce prince équitable ¹. » Les patriotes le remplacèrent par Borak, « célèbre par sa bravoure et son audace, et cité pour son courage et son orgueil ² ». Il avait pour lui l'investiture de Khoubilaï, et la protection des Yelvadj; il trahit à la fois son suzerain, son parti, et son ministre, se jeta dans l'Islam à plein collier : « Il embrassa l'islamisme deux ans après son élévation, et reçut le nom de Guyas Ed-Dine... Mais après sa mort, tous ceux qui s'étaient faits musulmans pendant son règne retournèrent à la foi qu'ils professaient d'abord ³. » Enveloppé de ces conspirations et des trahisons musulmanes, Houlagou, le mari de la chrétienne Dokouz, resta inébranlable dans son tolérantisme. Au plus fort du danger, en 1263, quand ses vassaux chrétiens

1. Khondémir. Extraits, par Defrémery, p. 68.

2. Khondémir, p. 69.

3. Abou'lghazi, p. 150, 151; voir plus haut, p. 398.

David de Géorgie et Hethoum d'Arménie se battaient contre des ennemis comme Béréké de Kiptchak et le sinistre Bibars, l'âme de la conspiration islamique contre les Mongols, au moment où la trahison de son cousin Borak devint manifeste, il eut le courage de mettre l'État aux mains d'un premier ministre musulman, Chems Ed-Dine Mohammed, et de confier le gouvernement de Bagdad au frère de Chems Ed-Dine, à l'historien Ala Ed-Dine Ata Melik Djouveïni. Il comptait sur le loyalisme mongol des Turcs musulmans transoxianais, et n'avait pas tort; moins d'un an après la mort du roi, le patriote Masoud Yelvadj le fit bien voir ¹. Lui-même était peut-être bouddhiste de cœur; du moins Guiragos l'assure ². En tout cas, les loyaux musulmans le servaient, et les chrétiens invoquaient saint Georges pour lui; ils continuèrent sous ses successeurs, même sous Ghazan converti à l'Islam, comme on le voit sur une inscription découverte sur la tombe d'un saint nestorien, dans un ancien couvent jacobite de Bagdad. L'inscription porte, en syriaque, avec la date de 1299 :

« Ces sculptures ont été mises en place par les soins de notre maître Masoud, fils de Jacques; que quiconque lira ceci prie pour lui. »

En oïgour :

« Que la bénédiction de Khidr-Ilias (saint Georges) demeure et reste avec l'Il Khan, ses grands et ses épouses ³. » Mêmes éloges chez les musulmans; leurs historiens, orthodoxes ou hérétiques, vantent la « dynastie conquérante », les bienfaits de sa domination, l'ordre établi, les sciences protégées, les savants respectés. Un descendant d'Ali et du prophète, l'historien Ibn At-Tiktaka, s'éprend d'une admiration juvé-

1. Voir plus loin, p. 431.

2. *Journal asiatique*, vi^e série, t. II, p. 507.

3. *Ibid.*, vii^e série, t. IX, p. 155, et xx, p. 291.

nile pour Houlagou, fait un panégyrique enthousiaste des sultans mongols, dans son histoire du khalifat¹.

Lorsque Houlagou mourut en 1264, et encore plus l'année suivante, quand sa pieuse femme, l'impératrice Dokouz Khatoun, le suivit, grand fut le deuil parmi les chrétiens jacobites et arméniens : « Au commencement de Pâques mourut Houlagou, écrit Abou'l Faradje; sa sagesse, sa magnanimité, ses grandes actions, ne peuvent être égalées. L'année suivante décéda la reine Très Fidèle, Dokouz Khatoun. La douleur des chrétiens par le monde entier fut bien grande, au départ de ces deux flambeaux et protecteurs de la religion chrétienne². » L'Arménien Orpelian dépasse encore, en louanges, le Nestorien Abou'l Faradje : « Le grand et pieux roi, le maître du monde, l'espoir et le repos des chrétiens, Houlagou Khan, décéda l'an 1264. Il fut bientôt suivi de sa respectée femme, Dokouz Khatoun... Le Seigneur sait qu'ils n'étaient pas inférieurs, en bonnes œuvres, à Constantin et à sa mère Hélène³. »

La rumeur de la chrétienté parvint jusqu'au Saint-Siège. Le pape Alexandre IV est persuadé que Houlagou se prépare à recevoir le baptême : « O quelle joie, lui écrit-il, remplit notre cœur, quand nous pensons que votre présence va réjouir votre Créateur et Rédempteur ! » Et de suite, il lui offre une alliance solide : « Voyez comme votre puissance s'augmentera, dans vos conflits avec les Sarrasins, si la chevalerie chrétienne vous assiste ouvertement et bravement, comme elle le pourrait, avec la grâce de Dieu⁴. » Mais la chevalerie chrétienne ne bougea pas, et laissa le Mongol se débrouiller avec les Kiptchak de Béréké et les Mamlouks de l'Arbalétrier.

1. Al Fakhri, par Ibn At-Tiktaka, nouvelle édition du texte arabe par Hartwig Derenbourg, p. 9.

2. Abou'l Faradje, Chron. syr., p. 567. Chron. ar., p. 355.

3. Orpelian, dans Saint-Martin, Mémoires, II, p. 44.

4. Mosheim, Appendice, XVII.

Les travaux entrepris pendant le règne de Houlagou donnent une juste idée de l'esprit libéral que ces Mongols, si brutaux qu'ils fussent à la guerre, et si arbitraires dans leur despotisme administratif, apportaient aux affaires de pensée et de conscience. Tous ces souverains mongols, et surtout leurs femmes, donnaient aux églises de toute confession. Les chrétiens nestoriens avaient la plus grosse part dans leurs largesses; on trouvera dans l'histoire du Patriarche Mar Jabalaha III la mention fréquente des libéralités que lui faisaient les princes de la maison de Houlagou¹. C'est au retour de l'expédition dans laquelle il entama d'abord le refuge des sectaires ismaéliens² (Alamout ne fut détruit en réalité qu'en 1275, par Abaka Khan), et finalement supprima le Khalifat, qu'il forma le projet de fonder dans ses États un établissement scientifique autre qu'un séminaire, ou qu'une École de jurisprudence.

« Houlagou Khan aimait prodigieusement à faire bâtir ;

1. Sous Abaka, c'est l'impératrice qui donne mille pièces d'argent au patriarche Mar Denha, pour la construction d'un pont devant son presbytère d'Osnou¹; puis c'est l'empereur Abaka qui inscrit le christianisme à son budget des cultes : « Le roi lui [à Mar Jabalaha] donna de grands présents et un diplôme pour percevoir, chaque année, pour les églises, les monastères, les moines, les prêtres et les diacres, trente mille dinars ou cent quatre-vingt mille *zouz* blancs². » En comptant le dinar pour le *zecchin* vénitien, c'est 360 000 francs par an, inscrits au budget pour le culte nestorien, par les Mongols de Perse. Sous Argoun, Rabban Çauma reçoit, pour sa mission en France, « pour lui-même, deux mille *miskals* d'or, trente excellentes montures, et une *païza*³. » Sous Ghazan, Mar Jabalaha reçoit quatre cent vingt mille *zouz* pour la construction de l'église de Maraga⁴, sans compter « une belle croix ornée de pierres précieuses d'une grande valeur... des vases de cristal et des émaux peints avec de l'or⁵. »

2. Ceux que nous appelons les « Assassins ». Leurs doctrines religieuses, politiques et sociales n'étaient ni meilleures, ni pires, que celles des autres sectes; la légende les a faits plus atroces qu'ils n'étaient à l'origine, avant de recourir à la propagande par le poignard.

1. *Journal asiatique*, ix^e série, t. V, p. 137.

2. Chabot, *Histoire du patriarche Mar Jabalaha*, p. 44.

3. *Ib.*, p. 53.

4. *Ib.*, p. 127.

5. *Ib.*, p. 142, 143.

les édifices élevés par ses ordres subsistent encore aujourd'hui pour la plupart (c'est-à-dire avant 710 de l'Hégire — 1309-1310, date à laquelle l'ouvrage de Rachid était terminé). Il avait fait construire un palais dans la ville d'Alatag, et des temples d'idoles (églises bouddhistes) dans celle de Khoï. Cette année (660 de l'Hégire), le monarque partagea son temps entre ses travaux d'architecture, l'administration des affaires du royaume, les soins que réclamaient l'armée et la population. A l'automne... étant arrivé à Maraga, il montra un vif empressement pour voir terminer la construction de l'Observatoire. Ce prince était grand amateur de la philosophie, il excitait les hommes instruits à des discussions sur les sciences de l'antiquité. Il assignait à tous ces personnages des pensions, des gratifications. Il aimait à voir sa demeure royale embellie par la présence des savants et des philosophes. Il était surtout adonné à l'alchimie, et protégeait constamment les hommes voués à ce genre de recherches; aussi, dans leurs vaines imaginations, par suite de leurs suggestions mensongères, ils allumaient partout des feux, consumaient une masse énorme de substances diverses, mettaient en mouvement, sans aucune utilité, des soufflets grands et petits, fabriquaient des chaudières d'une terre composée suivant les principes de la science; mais toutes leurs opérations ne produisaient d'autre avantage que de fournir à leurs repas du matin et du soir¹. » Rachid est injuste pour les alchimistes de Houlagou; ils ne trouvèrent pas la pierre philosophale, mais la « terre composée suivant les principes de la science » n'est autre chose que la belle faïence de Kachan et les magnifiques adaptations de la céramique chinoise qui ont produit le nouvel art persan. Quant à l'observatoire de Maraga², sous

1. Rachid Ed-Dine, p. 401-403.

2. Pour le Maraga actuel, voir de Morgan, *Mission scientifique en Perse*,

la direction du Chinois Fao, du Transoxianais Nasr-ed-dine et de leurs collaborateurs juifs, grecs et arabes, il a produit les tables Ilkhaniennes, qui ont servi de règle astronomique en Orient, jusqu'aux tables Gourganiennes d'Oloug Beg.

Le catholique arménien Varthan, confident de Dokouz Khatoun, assure qu'à la mort de Houlagou, l'impératrice lui demanda s'il était permis de faire dire des messes pour le repos de son âme; il répondit que des messes n'étaient pas permises, mais que des aumônes et des exemptions d'impôt serviraient à l'empereur dans l'autre monde. Les nestoriens, au contraire, célébrèrent la messe funéraire sur tous leurs autels¹; ils étaient, eux, l'Église nationale, la chrétienté turque et mongole, et les catholiques arméniens n'étaient que des étrangers, hors de l'Église nationale. Si divisés que fussent catholiques et nestoriens, ils tombèrent d'accord pour recommander à l'impératrice de choisir Abaka, fils du feu empereur, pour son successeur.

Le bouddhiste suzerain Khoubilaï se hâta d'envoyer l'investiture de Pékin à ce protégé des Églises chrétiennes. Le premier acte d'Abaka fut une proclamation par laquelle il s'engageait à maintenir l'intégrité du Yassak; c'était une déclaration de guerre à l'Islam; Borak jeta le masque et se posa en protecteur de la Foi. On a vu, plus haut, ce que valait le vieux loyalisme turc; ce fut le musulman Masoud Yelvadj, le propre vizir de Borak, qui rompit en visière à son maître, et le livra au souverain légitime d'Almalik, au païen Kaïdou. Avec Abaka, les chrétiens se crurent les

p. 336-339. On trouvera également dans l'excellent ouvrage de M. de Morgan, des dessins bien faits, représentant les ruines de divers édifices élevés par les Mongols en Perse, sous Houlagou et les Il Khans, ses successeurs. Pour le travail scientifique de l'observatoire, voir Howorth, t. III, p. 137-139.

1. *Journal asiatique*, v^e série, t. XVI, p. 308.

maitres; ils se trompaient; il n'y avait qu'un maître, le Yassak; Abaka le maintint si ferme qu'en 1289, au grand scandale de tous, son deuxième successeur¹, Argoun, prit un juif pour vizir, et que personne n'osa bouger. Ce même Argoun, sultan de la Perse musulmane, qui commettait l'État au gouvernement d'un juif, reprenait les vieux projets d'alliance française et chrétienne; il envoyait au pape (en réponse à sa lettre du 15 juillet 1289) le Génois Buscarel de Gisolf, porteur de missives pour le saint-siège, pour Édouard I^{er} d'Angleterre et pour Philippe de France². La lettre adressée à Philippe le Bel a été conservée dans nos archives; Rémusat en a publié le texte mongol et une traduction suffisante, à laquelle je renvoie. Dans cette missive, datée à la chinoise et à la mongole du 6 du premier mois d'été, année du Bœuf, Argoun propose au roi de France un plan de campagne contre les musulmans d'Égypte. Il compte marcher, de sa personne, le premier mois d'hiver, année de la Panthère (janvier 1291).

Il rappelle au roi de France des promesses antérieures faites par lui, roi de France, et dont nous n'avons pas la trace. Il compte concentrer ses troupes à Damas vers le

1. Une nouvelle tentative islamique avorta, en 1282, après la mort d'Abaka. Son successeur Nigouar, le plus jeune fils de Houlagou, avait été baptisé, dans son enfance, et avait reçu le nom de Nicolas. Le parti musulman mit la main sur lui, et réussit à le convertir; il régna un instant, sous le nom islamique d'Ahmed; Argoun, en le déposant, donne pour le motif de la révolution, dans sa demande d'investiture adressée à Khoubilai, qu'Ahmed « avait renié la loi de ses ancêtres (c'est-à-dire le Yassak) et adopté celle des Arabes ». (Abou'l Faradje, reproduit par Assemani, p. 116, et Yule, Marco Polo, II, p. 473.)

2. La première ambassade d'Argoun en Occident fut envoyée en 1285; sa lettre, datée de mai, a été insérée dans le registre des lettres du pape Honorius IV. La deuxième est celle de l'Oïgour pékinois Rabban Çauma, que M. Chabot a traduite du syriaque; la troisième (1289) est celle de Buscarel, qui revint en 1302, envoyé par Ghazan. Puis vient, en 1290-1291, la mission d'un certain *Tchagan* (le nom, en mongol, signifie Le Blanc). On trouvera le récit de toutes ces ambassades, très soigneusement documenté, par M. Chabot, dans sa traduction de l'*Histoire du Patriarche Mar Jabalaha III*, Appendice I, p. 187 à 248.

20 février. Une traduction française annexée à la lettre fixe des détails précis; Argoun prévient les Français qu'il est inutile d'embarquer des chevaux, qu'il en tient vingt mille à leur disposition pour leur remonte, soit à titre de présent, soit moyennant prix raisonnable; que, sitôt qu'il aura reçu avis, il fera faire en *Roum* (c'est-à-dire en Asie Mineure) les achats nécessaires en bétail, bêtes de somme, grains et farines.

Les négociations avec la France n'eurent pas de suite que nous connaissions actuellement; avec le saint-siège et l'Angleterre, elles durèrent jusqu'à la fin de l'année 1291. A cette date, il était trop tard pour qu'elles aboutissent; la partie était perdue pour les Francs en Syrie, et la réaction musulmane commençait en Perse.

Après la mort d'Argoun, son successeur Kaïkhatou (1291-1295) maintint le système de tolérance: « Ce roi béni ne s'écarta pas de la voie de ses pères. Il maintint chacun dans son emploi et honora tous les chefs de religion, soit Chrétiens, soit Arabes, soit Juifs, soit même païens¹. » L'Islam semblait définitivement avoir perdu la partie en Perse, quand d'un coup l'empereur Gazan la lui livra gagnée.

Le dernier des princes sur lesquels l'Islam pouvait fonder une espérance était sûrement Gazan, fils d'Argoun, et successeur de Kaïkhatou (1295); il avait reçu l'éducation la moins musulmane qui se puisse concevoir. On avait fait venir sa nourrice de Chine, pour lui apprendre « les vieux chants et les légendes » qui avaient bercé l'enfance des ancêtres païens sur la prairie mongole. Une princesse turque fut sa première gouvernante, et un lama bouddhiste dirigea ses études en mongol et en oïgour. Ses premiers actes furent d'un zélé

1. Dans Chabot, *Histoire du Patriarche Mar Jabalaha III*, p. 97.